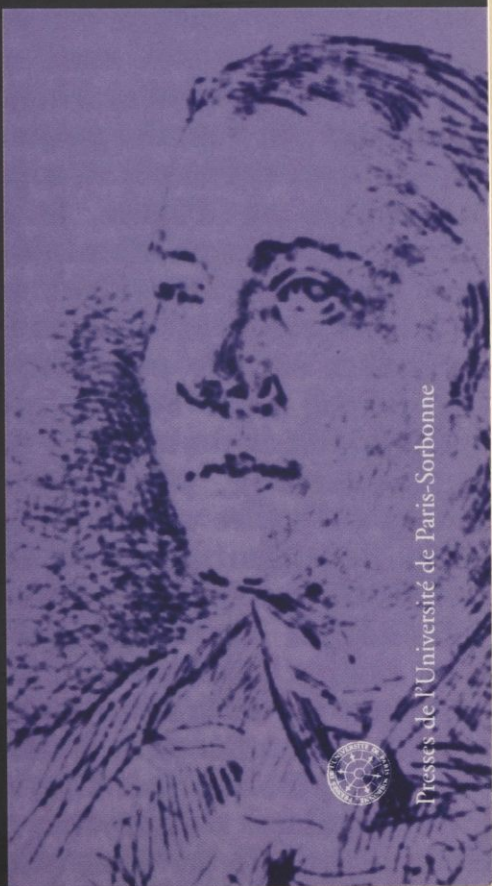


Jules *Laforgue*

Colloque de la Sorbonne



Presses de l'Université de Paris-Sorbonne

Jules
Laforgue

Dans la collection
Colloque de la Sorbonne

Nerval

Mallarmé

M^{me} de Staël

L'allusion dans la littérature

À paraître

*L'esthétique
dans les correspondances
d'écrivains et de musiciens
(XIX^e-XX^e siècles)*

Verlaine

Illustrations de couverture :

Jules Laforgue, eau forte due à son frère Emile, publiée en tête
des *Moralités Légendaires*. 1887
Caricature de Jules Laforgue par son frère Emile (*Phot. Coll. Viollet*)

© Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000
18, rue de la Sorbonne - 75230 Paris cedex 05
ISBN : 2-84050-183-X
ISSN : 1269-7621

926598062

820

44008 1005.50.00 -10

Textes réunis par André Guyaux
et Bertrand Marchal

Préface

Jules Laforgue

Colloque de la Sorbonne

Actes de la Journée d'agrégation
du 18 novembre 2000

Publié avec le concours du Centre des Correspondances,
et de la bibliothèque de l'U.F.R. de Littérature française



Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000

04
2001
112 138

DL- 09.07.2001 30044

Textes réunis par André Goussier
et Jean-Louis Lévêque

1997

1997

1997

Colloques de la Sorbonne

A paraître

Les écrivains

de la littérature française

Laforgue

Colloques de la Sorbonne

Actes de la Journée de réflexion
sur la Sorbonne 2000
Publié avec le concours du Centre des Communications
et de la Bibliothèque de l'U.R.C. de Louvain-la-Neuve

Presses de l'Université de Louvain-la-Neuve, 2000



1001
1001

Préface

Au moment où s'achève, avec la parution du troisième volume, l'entreprise de publication de ses *Ceuvres complètes* commencée il y a quelque quinze ans¹, Laforgue fait son entrée, avec *Les Complaintes*, au Panthéon universitaire des auteurs d'agrégation. Il est permis d'espérer que cette heureuse coïncidence, que ne justifie aucun cent ou cent-cinquantaire, suscitera des vocations nouvelles de chercheurs sur une œuvre qui ne se limite pas aux *Moralités légendaires*, et plus particulièrement sur ces *Complaintes* inclassables, élaborées dans une époque charnière où se prépare, pour la plus grande gloire d'un symbolisme encore à venir, la résurrection littéraire de Verlaine, de Mallarmé, de Rimbaud et de quelques autres maudits du Parnasse triomphant. Car il faut reconnaître que le premier recueil publié de Laforgue, conçu sur les décombres du *Sanglot de la terre*, n'est pas une œuvre facile. Cette poésie carnavalesque, qui multiplie les masques et les voix, confectionne son habit d'Arlequin en rapiécant les références les plus diverses, qu'elles soient philosophiques, religieuses ou littéraires, avec cette difficulté supplémentaire pour le lecteur d'aujourd'hui que bon nombre de ces références, de la philosophie de Hartmann aux poèmes de Bourget, de Sully Prudhomme ou de Richepin, sont depuis longtemps des références mortes. Les contributions ici rassemblées pour la journée d'agrégation de l'université de Paris-Sorbonne tentent de rendre compte, à travers la diversité des approches, de l'art hypertrophique des *Complaintes*, de cet art de faire sonner le concert désaccordé du lyrisme moderne, un lyrisme dont l'identité se défait dans la démultiplication des cris de la rue en même temps que dans les profondeurs d'une Afrique intérieure, celle de l'Inconscient hartmannien.

1. Jules Laforgue, *Ceuvres complètes*, éd. J.-L. Debauxe, D. Grojnowski, P. Pia, P.-O. Walzer et alii, Lausanne, L'Âge d'homme, tome I, 1986, tome II, 1995, tome III, 2000.

Trois contributions analysent l'esthétique des *Complaintes* telle qu'elle se construit sur les ruines du *Sanglot de la Terre*. Mireille Dottin-Orsini, après avoir fait l'historique de ce « Grand Passage », du *Sanglot* aux *Complaintes*, montre comment, pour faire son deuil d'un « Moi-le-Magnifique », Laforgue met en place une rhétorique de la timidité et de l'auto-critique, et une esthétique de la brièveté et de l'ellipse. Mais ni la brièveté ni l'ellipse ne sont ici les marques d'un retour au classicisme. Henri Scepi et Daniel Grojnowski analysent en effet le recyclage de l'hypertrophie caractéristique du *Sanglot* : le premier, rappelant que Laforgue a fait de l'hypertrophie, contre Taine et son art pur, le maître-mot d'une esthétique moderne, voit ce recyclage dans une poétique de l'excès qui met en œuvre un principe d'anarchie ou de brouillage des codes, tandis que le second l'analyse à travers la métamorphose du poème du *Sanglot* intitulé « Hypertrophie » en un poème qui peut apparaître comme fondateur de l'esthétique nouvelle, bien qu'il ait été écarté des « Complaintes », « La Chanson du petit hypertrophique » : d'un poème à l'autre, la référence religieuse le cède au diagnostic médical, l'éloquence à la chanson populaire, et l'énonciation fusionnelle à l'énonciation distanciée.

Dans un recueil qui semble obéir à l'injonction de Lord Pierrrot : « Brouillez les cartes, les dictionnaires, les sexes », la question se pose naturellement du brouillage des genres. Sous un titre provocateur « *Les Complaintes*. Roman », Jean-Pierre Bertrand, récrivant un chapitre du grand livre qu'il a consacré au recueil², ne prétend nullement réduire *Les Complaintes* à un roman autobiographique, mais y glane des marques intergénériques en forme de scénarios de l'exil, du ratage, de la maladie ou du génie. Anne Holmes, de son côté, convoque la métaphore musicale du contrepoint, qu'elle illustre par l'analyse de trois complaintes, « Complainte de l'orgue de Barbarie », « Complainte des pianos qu'on entend dans les quartiers aisés », et « Complainte des grands pins dans une villa abandonnée ». Autre forme de contrepoint, dans ces complaintes qui se donnent des airs de chansons populaires, le refrain, dont Joëlle Gardes-Tamine analyse toutes les formes et les modalités.

S'il est vrai que la forme élémentaire de la complainte laforguienne est celle qu'énonce la « Complainte-litanies de mon sacré-cœur » : « Aimer, être aimé ! », Michel Brix s'attache à ressaisir l'idéalisme amoureux de Laforgue en le ressourçant à la tradition platonicienne pour dessiner la courbe du siècle, du romantisme à la décadence. C'est un autre thème privilégié, celui

2. *Les Complaintes de Jules Laforgue. Ironie et désenchantement*, Klincksieck, 1997.

du soleil, qu'étudie Hugues Laroche, s'appliquant à construire, à partir des *Complaintes*, une archi-complainte de Phébus, dont les enjeux, plus que thématiques, sont en fait poétiques, ceux d'un art apollonicide et anti-parnassien.

Deux lectures terminent le volume, l'une de la « Grande Complainte de la ville de Paris », l'autre de la « Complainte des pubertés difficiles », deux lectures qui relèvent moins de l'exercice académique que de la mise en perspective : Pierrette Sipos restitue entre *Le Drageoir aux épices* huysmansien et *Le Cornet à dés* de Max Jacob, l'historicité de cette « étrange machine » que constitue la seule complainte en prose du recueil. À la manière de Walter Benjamin lisant Baudelaire, Pascal Durand propose enfin bien moins une explication de texte qu'une réflexion socio-historique sur l'objet dans une modernité poétique qui s'est approprié l'espace domestique, manifestant ainsi à travers ce poème les enjeux d'une esthétique, celle des *Complaintes*, qui a précisément transformé, comme l'énonce la « Complainte d'une convalescence en mai », les « grandes angoisses métaphysiques » du *Sanglot de la Terre* en « chagrins domestiques ».

Bertrand Marchal

The first part of the paper discusses the importance of the
second part of the paper discusses the importance of the
third part of the paper discusses the importance of the
fourth part of the paper discusses the importance of the
fifth part of the paper discusses the importance of the
sixth part of the paper discusses the importance of the
seventh part of the paper discusses the importance of the
eighth part of the paper discusses the importance of the
ninth part of the paper discusses the importance of the
tenth part of the paper discusses the importance of the

Le Sanglot des *Complaintes*

Jules Laforgue reste pour le public l'auteur exclusif des *Complaintes* – alors même qu'on y compte les poèmes les plus difficiles d'accès de son œuvre poétique – et se confond avec le personnage de Pierrot, qui apparaît au centre du recueil¹. L'usage est de considérer que le poète ne naît véritablement qu'avec ces *Complaintes*, par lesquelles il trouverait sa voix et sa voie ; naissance qui coïncide avec un abandon, celui de son tout premier livre de vers qu'il avait baptisé *Le Sanglot de la Terre* (et qu'il désigne aussi par *Les Spleens cosmiques*, ses « vers philo. » ou ses « philosophiques »). Opposer la raideur conventionnelle du *Sanglot* non publié à l'originalité des *Complaintes* venues à terme, faire du passage de l'un à l'autre la « grande mutation² » ou le tournant décisif de son évolution poétique, tout ceci relève d'une tradition laforguienne bien ancrée.

Ce rejet d'un recueil de vers pratiquement achevé, mais considéré comme impubliable, au profit d'un autre, se répète un peu plus tard dans la courte carrière du poète : *Des Fleurs de Bonne Volonté*, annoncé à la dernière page de *L'Imitation de Notre-Dame la Lune*, est lui aussi renié pour ce qu'on appellera les *Derniers Vers* – autre mutation de Laforgue, la dernière, menant cette fois des vers libérés aux « vers libres ». Dans les deux cas, plusieurs poèmes du livre abandonné sont repris et réécrits dans le livre suivant. Mais les tailles des recueils délaissés sont sans commune mesure : Laforgue inaugure ses projets poétiques par ce qui nous semble aujourd'hui une sorte de monstre, le *Sanglot de la Terre*, aussi ambitieux par le sujet, qui touche à l'univers et à l'Humanité, que par le nombre prévu des poèmes et des vers.

1. La couverture choisie pour l'édition des *Complaintes* par Jean-Pierre Bertrand aux éditions Flammarion « G-F », une photographie de Deburau fils par Nadar, souligne l'identification (mais le mime disparaît en 1873). Le Pierrot des *Complaintes* peut être rapproché de celui que dessine Willette pour *Le Chat Noir* dans les années 1880.

2. Marie-Jeanne Durry, *Jules Laforgue*, Paris, Seghers « Poètes d'aujourd'hui », 1971 (5^e édition), p. 86.

Ces ruptures fondées sur le reniement d'une manière jugée « ancienne » sont à rattacher à la perpétuelle « fuite en avant » poétique de Laforgue, ce mouvement qui le pousse à rejeter ce qu'il vient d'écrire, à l'affirmer dépassé, à promettre un autre livre « tout différent », à annoncer sans cesse à ses correspondants de nouvelles œuvres en chantier : « du nouveau, du nouveau, et indéfiniment du nouveau³ ». Laforgue est un poète en perpétuel devenir, et par-là même en deuil permanent de lui-même. Car l'espace des *Complaintes* s'insère entre deux deuils : le poème-dédicace enterre son ancien Moi⁴, celui du *Sanglot*, et l'avant-dernière Complainte enterre pareillement « un défunt Moi » à qui est attribué le recueil qui s'achève. Son Moi tout neuf n'aura existé, apparemment, que l'espace de ces cinquante et un poèmes.

Cependant, le passage du *Sanglot* aux *Complaintes* n'a pas pris la forme d'une révélation subite, d'une illumination : c'est au contraire une mutation lente qui s'étend de 1880 à 1885, date officielle de sortie du premier ouvrage de Laforgue. C'est sur ce passage que je proposerai quelques remarques, sans pour autant me lancer une fois de plus dans l'opposition systématique des deux œuvres, ce qui reviendrait en fait à étudier l'ensemble des aspects du verbe poétique laforguien.

Le Grand Passage

Le poète est largement responsable de ce partage de sa production initiale en deux périodes, puisqu'il souligne à plusieurs reprises ce tournant dans des lettres souvent citées : il déclare abandonner son « idéal de la rue Berthollet⁵ », ne plus aimer l'éloquence, les grandes orgues, les « cris sublimes » ni la « grosse voix », et être devenu, de prophète-Christ qu'il était, dilettante et Pierrot. Un distique de la « Complainte d'une convalescence en mai », datée de 1884, résume le tout :

Primo : mes grandes angoisses métaphysiques
Sont passées à l'état de chagrins domestiques ;

3. Formule de la critique d'art de Laforgue, tirée de *L'Art moderne en Allemagne* (Jules Laforgue, *Textes de critique d'art*, Presses Universitaires de Lille, 1988, p. 183) – à paraître dans le tome III de : *Jules Laforgue, Œuvres Complètes*, Lausanne, L'Âge d'Homme, octobre 2000 (dorénavant : *OC*).

4. « À Paul Bourget » : « En deuil d'un Moi-le-magnifique »...

5. *OC* tome I (1986), p. 821. La rue Berthollet était l'adresse à Paris de la famille Laforgue, puis du poète seul, de 1879 à 1881.

En gros, c'est passer du point de vue de Sirius au petit bout de la lorgnette. « Angoisses » était le titre de la deuxième partie du *Sanglot de la Terre*, et le « domestique » vise avant tout, dans le contexte, le problème du célibat.

En fait, l'examen de ces mêmes lettres montre que chaque mention de son évolution poétique est aussitôt corrigée par une réserve ou un rappel de son « ancienne manière », qui lui tient encore à cœur. Il écrit par exemple à Mme Mültzer, le 5 février 1882 : « j'ai eu des enthousiasmes de prophète [...] Maintenant, je suis dilettante en tout », mais il continue : « avec parfois de petits accès de nausée universelle », citant la « nausée immense de la vie⁶ » qui rythme les poèmes du *Sanglot*. « Je regarde passer le carnaval de la vie », dit-il encore, pour préciser un peu plus bas : « et j'attends la mort ». Début mars, affirmant à son ami Charles Henry : « Mes idées en poésie changent. [...] je deviens (comme forme) kahnesque et mallarméen », il ajoute : « Comme oraison funèbre de ma première manière, je vous envoie une petite pièce ».

Fin mars 1882, après avoir cité à Mme Mültzer « Encore à cet astre », sonnet de la veine du *Sanglot*, et parlé de ses souffrances d'« il y a deux ans », Laforgue annonce : « Maintenant, dilettante, revenu de tout, j'irais fumer une cigarette sur le Golgotha », et renchérit : « Maintenant dilettante, virtuose, guitariste ». L'article de Paul Bourget qu'il venait de lire, définissant le dilettantisme contemporain à propos de Renan, est sans doute pour quelque chose dans ces répétitions⁷, ainsi que le « livre second » des *Aveux*, intitulé « Dilettantisme ». Mais là encore, Laforgue corrige aussitôt sa nouvelle image : « Cependant, je souffre encore, parfois⁸ ».

En avril, reviennent ses « petits accès de nausée universelle » dont il se plaint à tous, parlant de « crise », de « trou de spleen » dans lequel il s'enfonçe⁹. Le 22 mai, il se dit « dégoûté » de son volume philosophique, sans pour autant savoir ce qu'il veut en fait de poésie¹⁰, et le même courrier envoie à Henry des échantillons des *Spleens Cosmiques*, une série de pièces qui ne

6. OC I, p. 753. La « nausée immense de la vie » revient plusieurs fois à la fin des strophes du *Sanglot* (OC I, p. 277, 346, 358, 385).

7. Cet article, dont une partie s'intitule « Du Dilettantisme », parut dans la *Nouvelle Revue* du 15 mars 1882, avant d'être recueilli dans les *Essais de psychologie contemporaine* en 1883 (voir OC I, pp. 766-767, 770). Le dilettantisme y est donné comme « une science délicate de la métamorphose intellectuelle et sentimentale ». Dans cet article, Bourget parle de la *Galatée* de Gustave Moreau, que Laforgue mentionne dans ses notes, et fait allusion à Hartmann.

8. OC I, p. 763.

9. OC I, p. 769 et 772.

10. OC I, p. 782.

nous sont pas parvenues. Car malgré la précieuse reconstitution du *Sanglot de la Terre* à partir d'un plan retrouvé¹¹, il reste bien des obscurités et des lacunes pour ces monceaux de poèmes des années 1880 à 1882¹². En septembre 1882, il écrit à Kahn : « Avant j'étais bouddhiste tragique et maintenant je suis bouddhiste dilettante ». Mais il continue : « Je n'ose presque plus faire de vers ».

Durant huit mois, les lettres de Laforgue ressassent les *maintenant* qui veulent marquer son évolution par rapport à un « autrefois », les *dilettante* qui veulent définir son nouveau Moi – et l'affirmation d'un blocage. Après quoi, une lettre à Henry du 2 décembre 1882 peut être considérée comme l'acte de naissance des *Complaintes* : « je veux *publier* », écrit-il en soulignant le verbe¹³. Mais le recueil proprement dit est encore loin...

L'issue de cette période de mutation est aussi l'accouchement d'un poète qui *publie*, et quitte définitivement, mais non sans hésitations, le statut confortable de futur poète ne montrant ses vers qu'aux intimes. Durant cette même période, il tient en effet à déclarer : « Aujourd'hui les vers ne sont plus que pour être lus en petit comité, de-ci de-là, pour les seuls initiés », puis : « Publier des vers est un reste de bourgeoisisme » et « le mieux serait de faire imprimer, mais pas mettre en vente » ! Il rêve de romans et de nouvelles, est accaparé par la critique d'art, affirme ne plus vouloir composer que des poèmes d'un vers, songe à autographier lui-même ses *Complaintes* à l'eau-forte¹⁴... et quand il écrit à Henry « Je veux *publier* », c'est pour préciser aussitôt entre parenthèses : « (mais pour donner seulement pour [sic] mes amis que mes choses intéressent et que cela pourra distraire) ». A la fin du mois, il confie à Charles Ephrussi : « J'ai donc un nouveau petit volume de vers », mais il annonce qu'il ne le publiera « pas plus que le premier¹⁵ ». Six mois plus tard, il cherche « un imprimeur » ; il rêve aux « petites éditions Kistemæckers », mais souhaite « à peine quelques exemplaires, quelques-uns pour moi, c'est-à-dire les quelques êtres que mes choses peuvent dans ce

11. Cette reconstitution est l'œuvre de Jean-Louis Debauve et se trouve dans le tome I des *Œuvres Complètes*. Voir aussi à ce sujet la *Revue des Sciences Humaines* n° 78, 1980-2, p. 139-146.

12. OC I, p. 782 : des pièces religieuses sur Notre-Dame et le Crucifié, une série sur les « Soleils remis à leur place », un pendant à « Amitiés à la Lune », un poème sur « les jeunes femmes enceintes »... Voir aussi OC II, p. 744 : il cite les « Atomes », la « Réponse de la Terre », « Agonie du soleil », l'« Etape », le « Cheval de fiacre » – tous inconnus de nous.

13. OC I, p. 809-810. Dans cette lettre inaugurale est citée la « Complainte du fœtus », qui deviendra la « Complainte du fœtus de poète ».

14. OC I, p. 789, 794-795, 798, 833.

15. OC I, p. 813.

genre intéresser, et le reste au hasard et au plaisir de l'éditeur ». La lettre suivante montre Laforgue déjà mécontent de ses quarante *complaintes*.

Le recueil paraîtra deux ans après, tiré à cinq cents exemplaires. Le nom de l'éditeur définitif, Léon Vanier, intervient dans la correspondance en janvier 1884, toujours accompagné d'une mention de réticence : « le moins d'exemplaires possible, de 3^e classe (comme aux pompes funèbres) ». Et il se félicite d'abord de ses lenteurs : « je pourrai revoir la chose¹⁶ »... Le choix de la *complainte* populaire pour sa première publication officielle peut également être compris comme un mouvement de retrait, après l'ambition du *Sanglot*, de ses *kyrielles* de sonnets et de ses longs poèmes « sublimes¹⁷ » : le chanteur des rues fait moins de bruit que le prophète sur son promontoire.

« Timidité » des *Complaintes*

La publication des *Complaintes*, c'est l'immense hésitation d'un indécis ou d'un perfectionniste qui semble avoir peur d'exister comme poète, qui affirme n'intéresser personne, qui se refuse au saut par crainte de manquer son entrée et minimise sa production. Le recueil final garde de curieuses traces de toutes ces tergiversations et fausses entrées. D'abord, la double épigraphe, par laquelle l'auteur suggère, comme au début de son « Hamlet » : « C'est plus fort que moi », repoussant toute responsabilité et réduisant par avance son livre à « beaucoup de bruit pour rien ». La dédicace, la très longue préface, les poèmes liminaires et propitiatoires¹⁸ retardent et préparent le lecteur ; les poèmes terminaux ont l'air de s'excuser et de renier ce qui précède. *Les Complaintes* se donne comme un recueil *timide*¹⁹, et la même stratégie préside au recueil suivant, *L'Imitation de Notre-Dame la Lune*, puis à *Des Fleurs de Bonne Volonté*.

Cependant, derrière le mince ouvrage de cinquante *complaintes* existe un soubassement de près de deux mille vers²⁰, avant tout des quatrains et des

16. OC I, p. 830, 832-833 ; OC II (1995), p. 690 et 710.

17. Le mot « sublime » est récurrent dans le *Sanglot*, pour qualifier l'Homme face à Dieu muet, le cri de la Terre dans l'Infini, les tristesses du poète...

18. La « Complainte propitiatoire à l'Inconscient » présente des excuses par avance : « Pardonnez-nous [...] nos cris ».

19. Voir par exemple, parmi les titres prévus pour son recueil, celui-ci, euphémisé « : *Quelques complaintes de la vie* » – comme plus tard, « *Petites moralités légendaires* ».

20. En mars 1881, il affirme avoir « 1800 vers » (OC I, p. 697), mais il y travaille encore un an après (OC I, p. 741).

sonnets en alexandrins : la timidité des *Complaintes* succède à la période d'un « Moi-le-Magnifique », c'est-à-dire à la mégalomanie qui régnait dans *Le Sanglot de la Terre* : « Moi... Moi... Moi²¹. ». Au seuil des *Complaintes*, c'est errant en deuil du *Sanglot* et de ses outrances que le poète se présente, devenu « brave bouddhiste » et « C'est tout ».

Le passage d'un recueil à l'autre apparaît comme un moment fragile, mouvant, hésitant, non une rupture glorieuse, définitive et sans appel. Un des premiers titres prévus était : « Les *Complaintes de la vie* », faisant ainsi écho au « *Sanglot de la Terre* » et montrant la permanence du point de vue philosophique. L'année 1882, où se dégage peu à peu le projet des *Complaintes*, est aussi la date de certains poèmes « philo. ». Il est frappant de voir que, tout en travaillant aux *Complaintes*, Laforgue relit ses anciens poèmes, en parle et continue à les envoyer à ses amis : s'il en est mécontent, il tient cependant à les montrer. Une lettre plus tardive à Gustave Kahn exprime une sorte de nostalgie du *Sanglot de la Terre* : en mars 1885, lisant *L'Âme nue* d'Haraucourt, il se souvient de son ancien recueil :

Jamais je n'ai retrouvé mes vers que j'appelais philosophiques (du temps des hydropathes²², etc.) comme là. – Un jour, en veine d'exhumations, je te montrerai des choses qui sont des doubles, moins bien facturés, c'est vrai, mais plus intenses de pensée (d'instruction) [...] – et la même virginité²³.

Laforgue parle souvent de l'année 1880 dans ses lettres d'Allemagne, de ses vingt ans, des deux années de souffrances morales qui auraient inspiré le *Sanglot*. En août 1885, il confie à Henry que la « première idée » des *Complaintes* date de 1880, donc de sa période philosophique, ce que corroborent les notes prises alors, s'achevant sur « les étoiles vierges et éternelles²⁴ ». Tout se passe comme si le poète voulait à tout prix rattacher *Les Complaintes* à l'année 1880 pour leur conférer *un passé*, une profondeur, se vieillir d'une certaine manière en « récupérant » ses premiers travaux, garder les traces d'une genèse.

21. OC I, p. 367.

22. Il peut sembler paradoxal que la veine tragique du *Sanglot* date du « temps des hydropathes », présumés joyeux et iconoclastes, mais les parodies coexistaient chez eux avec les poèmes sombres et suicidaires : voir par exemple Rollinat.

23. OC II, p. 743-744. La fin de la lettre contient « Convalescence », première mouture de la « Complainte d'une convalescence en mai ».

24. OC II, p. 777. On trouvera ces notes sur la fête d'inauguration du lion de Belfort en septembre 1880 (la date donnée est tantôt le 20, tantôt le 26...) dans le tome I, p. 650.

Laforgue refuse de publier ce qui ne correspond plus à son être du moment ; mais il veut absolument porter témoignage de ce qu'il a été. Il fuit en avant, rejetant le *Sanglot* dans les limbes du non-publié, mais il se retourne sans cesse. Il brûle ses vaisseaux, mais conserve précieusement les cendres fécondes. Les *Complaintes* se font contre le *Sanglot*, certes, mais aussi avec lui, traînant obstinément ce fantôme d'œuvre comme un remords. Par cette position quelque peu contradictoire, affirmant l'évolution et les états successifs de son Moi, mais gardant indéracinable la nostalgie d'une unité et d'une permanence, le poète s'oppose par avance à la critique laforguienne qui insiste sur la rupture et la naissance poétique à partir de cette rupture. Laforgue n'a pas jugé son premier recueil digne d'être publié – mais il ne le juge pas non plus digne d'être oublié.

Bourget et l'autobiographie

Le poème de dédicace place les *Complaintes* sous l'invocation du « pur poète » Paul Bourget et de son ouvrage *Les Aveux* (1882), au titre imprimé en capitales. Dans une première idée, une citation des *Aveux* devait également servir d'épigraphe²⁵. Mais auparavant, c'est au *Sanglot* que Bourget avait présidé : Laforgue lui en avait fait lire « à peu près neuf cents vers » en décembre 1880, et c'est dans les papiers de Bourget que dix de ses poèmes philosophiques furent retrouvés²⁶. Laforgue n'a donc pas changé de protecteur en passant d'un recueil à l'autre ; la deuxième partie du *Sanglot* devait s'ouvrir sur une épigraphe de Bourget, et la partie finale s'intituler « Spleen », comme la dernière section des *Aveux*. L'ombre de Bourget rôde aussi à l'intérieur du recueil abandonné : les manuscrits de certains poèmes comportent les initiales « P. B. », un sonnet, « Apothéose », lui est plus spécialement consacré en tant qu'image du Poète²⁷. Comme *Les Aveux*, *Le Sanglot de la Terre* devait comporter une série sur le Spleen et sur la Mort, ce qui n'a rien d'original. Mais Laforgue apprécie tout spécialement les sonnets de Bourget intitulés « Spleen » (« Je vous le dis sincèrement, Baudelaire n'a rien de plus beau²⁸ »), dont certains vers sont proches de la thématique du *Sanglot* :

25. Lettre à Marie du 14 mai 1883, *OCI*, p. 821.

26. *OCI*, p. 686 (lettre à Kahn). Pour les poèmes du fonds Bourget, voir p. 344, 348, 355, 367, 368...

27. *OCI*, p. 270, 401, 356.

28. *OCI*, p. 798.

VI. Ouvrages collectifs et anthologies de textes

- Dehaene, Jean-Louis, *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 67, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 68, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 69, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 70, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 71, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 72, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 73, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 74, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 75, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 76, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 77, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 78, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 79, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 80, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 81, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 82, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 83, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 84, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 85, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 86, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 87, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 88, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 89, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 90, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 91, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 92, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 93, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 94, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 95, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 96, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 97, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 98, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 99, mai 1982.
- , *Laforgue, 1858-1898*, coll. «Laforgue», n° 100, mai 1982.
- Nathan, Michel, *Les Compliments de Jules Laforgue*, coll. Poésie critique, Hachette, 1974.
- Hidolatton, J. A., *Essai sur Laforgue et sur le symbolisme* (Kentucky), French Forum Publishers, 1980.
- Groinowski, David, *Jules Laforgue et l'Épigramme*, Neuchâtel, La Baconnière, 1987.
- , *Les Vies des Compliments*, La Rochelle, Ed. Merveilles de l'âge, 2000.
- Huysmans, Joris-Karl, *Jules Laforgue and Paris Symbolism*, Oxford, Clarendon Press, 1994.
- Bernard, Jean-Pierre, *Les Compliments de Jules Laforgue, texte et recherches*, Klincksieck, 1997.
- Yves, Hubert de, *Le Poème des Compliments de Jules Laforgue*, Nizet, 2000.
- Suzi, Henri, *Les Compliments de Jules Laforgue*, coll. Poésie/Gallimard, 2000.
- , *Poésie de Laforgue*, PUF, 2000.
- Braud, Pierre, et alii, *Essays d'une œuvre*, Les Compliments de Jules Laforgue, Ed. du Temps, 2000.
- , *Dictionnaire pour l'étude des Compliments de Jules Laforgue*, Ed. du Temps, 2000.
- Lambert, Pierre, *Jules Laforgue, l'Œuvre poétique*, Ed. Sill Arles, 2000.

Table des matières

Préface	5
Bertrand Marchal	
Le Sanglot des <i>Complaintes</i>	9
Mireille Dottin-Orsini	
La complainte de tous les excès (de l'hypertrophie au fatras)	27
Henri Scepi	
La première des « Complaintes » : de l'Hypertrophie cosmique à la « Chanson du Petit Hypertrophique »	43
Daniel Grojnowski	
<i>Les Complaintes</i> . Roman.	55
Jean-Pierre Bertrand	
Le Contrepoint dans <i>Les Complaintes</i>	75
Anne Holmes	
Le refrain dans <i>Les Complaintes</i>	93
Joëlle Gardes Tamine	
Idéalisme amoureux et décadence.....	107
Michel Brix	
Jules Laforgue, la complainte de Phébus.....	117
Hugues Laroche	